

January 1668

Preface to Traduction de l'Enéide de Virgile

Jean de Segrais

Follow this and additional works at: https://scholarworks.umass.edu/french_translators

Segrais, Jean de, "Preface to Traduction de l'Enéide de Virgile" (1668). *French Translators, 1600-1800: An Online Anthology of Prefaces and Criticism*. 87.

Retrieved from https://scholarworks.umass.edu/french_translators/87

This Article is brought to you for free and open access by the Comparative Literature at ScholarWorks@UMass Amherst. It has been accepted for inclusion in French Translators, 1600-1800: An Online Anthology of Prefaces and Criticism by an authorized administrator of ScholarWorks@UMass Amherst. For more information, please contact scholarworks@library.umass.edu.

Segrais, Jean Regnault de, trans. Traduction de l'Enéide de Virgile. Par M. de Segrais. A Paris, chez Denys Thierry. MDCLXVIII. (1668) Avec privilège du roy.

Clark *PA 6809 A5545

[The second volume is Chez Denys Thierry... [and] Claude Barbin. MDCLXXXI (1681)]

Préface (pp. 1-73)

[titled subsections of preface]

- I. Qu'il faut avoir l'esprit de la Poësie, pour en bien juger (1-2)
- II. Des divers jugemens reduits à trois sortes (2-4)
- III. Que le Poëme doit contenir toutes sortes de beautez, & qu'elles sont dans l'Eneide. (4-7)
- IV. Du dessein de l'Eneide & qu'il est tel que Virgile l'a dû concevoir. (7-8)
- V. Qu'il ne faut pas juger d'un Auteur ancien par les moeurs du siecle où l'on vit. (8-9)
- VI. Quelle doit estre l'action d'un Poëme & qu'il faut instruire & se servir de l'entremise des Dieux. (9-10)
- VII. Du merueilleux. (10-13)
- VIII. De l'excellence de la narration de Virgile. (13-14)
- IX. Pourquoi la narration doit estre simple. (14-16)
- X. Que pour donner au Lecteur le plaisir de penser, il ne faut pas tout dire. (16-18)
- XI. De la clarté & bréveté de la Narration de Virgile. (18-21)
- XII. Du jugement de Virgile. (21-22)
- XIII. Du caractere des moeurs de Virgile. (22-23)
- XIV. Des qualitez du style de Virgile. (23-24)
- XV. Réponse à ceux qui accusent Virgile de manquer d'invention. (24-27)
- XVI. De l'Anachronisme, & de la question, si Enée a esté en Italie. (27-35)
- XVII. De la conformation du Heros. (35-38)
- XVIII. Raisons de l'insensibilité d'Enée au départ de Carthage. (38-40)
- XIX. De la valeur & des larmes d'Enée. (40-45)
- XX. Qu'il faut tascher de plaire seulement aux eprits relevez, & que ç'a esté la maxime de Virgile. (45-48)
- XXI. Que l'Eneide est dans une année. (48-59)
- XXII. Qu'il est dangereux de traduire un Auteur parfait, & du motif de cette traduction. (59-64)
- XXIII. Des maximes que j'eusse voulu suivre. (64-67)
- XXIV. De l'harmonie des mots. (67-70)
- XXV. De la beauté de l'expresion que peu de monde connoist. (70-73)

[opening section on the psychology of taste]

//1// I. Ceux qui aiment la Poësie, & qui s'y connoissent ont d'ordinaire quelque chose de beau & d'agreable dans l'esprit: On peut neantmoins l'avoir tres bon & tres solide, sans avoir aucune disposition à ce genre d'écrire, ny aucun sentiment de ses beautez. Des grands Capitaines, de grands Ministres, mesme de grands Personnages dans les lettres en ont fait voir des exemples dans tous les siecles. La Poësie demande un esprit

particulier, come la Musique & la Peinture. Tel homme de bon sens se passe fort bien de toutes les trois; tel les aime toutes & s'y connoist; & tel se borne à une seule, & n'a ny goust ny application pour les autres. Mais ce qui surprend encore davantage, c'est qu'entre les amateurs de quelqu'un de ces beaux Arts, & entre les Poètes mesme il s'en trouve qui ont un genie admirable pour un des genres de la Poësie, qui n'ont nulle ouverture d'esprit pour les autres, & sont si preoccupez de la maniere qui leur plaist davantage, qu'ils ont de l'aversion pour tout ce qui n'y ressemble pas. Cependant on ne voit rien de si ordinaire, que des Juges //2// de toutes ces choses dans toute leur étenduë, & des Juges qui sans raisonnement, & sans étude decident souverainement, donnent leur goût pour une loy, & condamnent hardiment de beaux ouvrages. Cela vient de l'amour propre qui est aveugle, ou d'un jugement borné; ou quelquefois de l'habitude qui nous rend suspect ce qui nous est inconnu. Et par quel moyen peut-on donner du jugement ou du goût à qui n'en a pas? Il seroit plus facile de se défaire de cet amour propre qui nous préoccupe, ou du moins de s'en défier, & de se demander à soy-mesme avant que de juger si l'on fait bien ce qu'on va dire; si l'on a traité de pareilles matieres; si on a plus de suffisance que ceux qu'on condamne; & si l'on a fait autant de reflexions qu'eux sur les choses qu'on veut censurer.

II. Mais à cause de la diversité des esprits, il ne faut pas aussi que ceux qui s'exposent en public, pretendent de plaire à tout le monde: on est au dessus des uns ou au dessous des autres, & malaisement trouve-ton le secret de plaire en mesme-tems aux esprits relevez, aux petits, & aux mediocres. Dans la reflexion que j'ay faite sur ces sortes de jugemens; j'ay remarqué que comme il y a trois choses qui composent les ouvrages d'éloquence, les termes, les figures, & les discours; tous les esprits qui sont touchez de cet Art estant de l'une de ces trois classes, se reduisent pour la plus-part à une de ces trois choses. Les esprits bas qui ne vont pas plus loin que les mots, se bornent là. Un bel ouvrage //3// où ils pourront censurer quelque terme qui leur semblera rude, ou qui leur sera nouveau, leur déplaira davantage, qu'un galimatias continuel qui n'aura point de mots ausquels ils ne soient accoûtumez. Il est vrai que leurs décisions ne sont pas d'un grand poids; parce que ne sachant pourquoy ils jugent, ils ne peuvent se fixer dans leurs jugemens, mais attendent volontiers celui de quelqu'un qu'ils croyent plus habile qu'eux. Les esprits du second ordre sont plus dangereux, parce que le nombre en est plus grand; & que comme ils ont quelque capacité, ils établissent eur secte. Leur connoissance toute bornée qu'elle est, ne laisse pas de les rendre opiniastres, estant asez grande pour porter quelque lumiere dans leur esprit, & trop petite pour leur faire discerner la verité d'avec de fausses apparences. Ce sont ceux-là qu s'attachent sur tout aux belles pensées; se sont ces chercheurs de beaux endroits qui en accablent les autres, & ne s'entretiennent d'autre chose; qui font bien plus de cas d'un beau vers que d'une scene bien conduite; & pour qui la frequente Antithese, l'Hyperbole violente, ou la Metaphore double sont d'un grand goût. Ce n'est pas sans doute la maniere d'agir des plus grands esprits. Ceux-là examinent en general l'ouvrage qu'on leur presente avant que d'en venir au particulier. L'ordre, l'oconomie, le style, la matiere qu'on se propose, la varieté, l'observation des caractres & des bien-seances, la fuite des choses frivoles, & de toute affectation, ces grandes beautez //4// qui se découvrent plus au jugement qu'à l'esprit, sont les faisons qui les forcent de decider. Et bien qu'ils ne dédaignent ny les termes ny les figures, ils ne mettent pas devant toutes choses ce qui ne doit estre consideré que le dernier.

Comme nostre ame se fait encore remarquer en ces trois fonctions, la Memoire,

l'Esprit & le Jugement; on peut dire que ces trois sortes de personnes y rapportent tous leurs sentimens. Les petits semblent ne juger que leur seule memoire; parce qu'ils ne jugent que par rapport & par exemple, & ne sauroient faire davantage; les mediocres ne jugent que par l'esprit, à cause qu'ils sont si charmez du leur, qu'ils en oublient tout le reste. A force de s'admirer, ils se remplissent d'un amour propre qui leur rend la reflexion penible, & souvent desagreceable. Mais les derniers qui ont plus de force & plus de sagesse, en usent tout autrement. Ils gardent leur memoire pour se souvenir; & quand il est question de juger, ils s'en servent pour examiner selon les regles des Anciens les plus approuvées, l'ouvrage qu'on leur presente, par comparaison avec les autres qu'ils ont déjà veus: Ils employent leur esprit à chercher les raisons de ce qui est bon, & de ce qui est mauvais: & de cette sorte leur jugement instruit par leur memoire, & éclairé par leur esprit fait un juste discernement.

[Following sections: on excellence of Aeneid, which contains all literary virtues; on Virgil's conception of his work]

V. . . . //8// Car ceux qui jugent d'un Auteur ancien, des moeurs & des opinions des siecles passez; & qui les veulent soûmettre au goût, aux moeurs, & aux sentimens de nôtre siecle, n'en jugent pas mieux que ceux qui reprendroient Marot, ou quelque vieil Auteur François de ne parler pas come l'on parle aujourd'hui. Il faut se détacher de l'habitude & de la preoccupation; & pour ainsi dire se défaire de son siecle, pour ne se conformer qua la raison qui nous doit faire entrer dans les sentimens de l'Auteur que nous voulons lire.

[S goes on to say that Virgil est "au dessus de tous les autres" in this regard, being truly an "Auteur de tous les siecles" p. 9]

[S opposes the "simplicité si riche" of V and a defective "style enflé" preferred by "demy-beaux esprits" and "Provinciaux". Of the various defects, S says--

X. . . . //16// quoy que differens en leur espece, ils partent presque tous d'un mesme principe; d'un esprit vain & amoureux de ses conceptions, & qui n'a qu'une mediocre idée de l'éloquence. Ces personnes trouvent bas & commun tout ce qui //17// naturel; ils pensent qu'il faut s'obscurcir & s'enfler pour paroître plus élevé; qu'il faut montrer de la dureté pour faire voir de la force; & que pour estre estimé savant il faut épuiser toutes les matieres qui se presentent. Ils veulent décrire tout, & s'imaginent qu'ils seroient arrivez au plus haut point de la Poësie, s'ils n'avoient rien laissé à penser à ceux qui liront leurs ouvrages. De tels caracteres sont mesme tres-desagreables dans la conversation, & ceux qui ont un peu estudié le monde & l'art de luy plaire; savent que c'est un chemin tout contraire à celuy qu'il faut tenir. L'homme est naturellement si amoureux de ce qu'il produit, & cette action de nostre ame qui contrefait, la creation l'ébloüit, & la trompe si insensiblement & si doucement, que les esprit judicieux observent qu'un de des plus seurs [sic] moyens de plaire n'est pas tant de dire & de penser, comme de faire penser & de faire dire. Ne faisant qu'ouvrir l'esprit du Lecteur, vous luy donnez lieu de le faire agir, & il attribüé ce qu'il pense & ce qu'il produit à un effet de son Genie & de son habileté, bien que ce ne soit qu'une suite de l'adresse de l'Auteur, qui ne fait que luy exposer ses images, & luy preparer de quoy produire & de

quoy raisonner. Que si au contraire on veut dire tout, & épuiser les sujets, non seulement on luy oste un plaisir qui le charme & qui l'attire; mais on fait naistre dans son coeur une indignation secrette; luy donnant sujet de croire qu'on se défie de sa capacité; & il n'y a guere d'esprit si humble //18// qu'il puisse estre, qui ne s'afflige quand on luy fait sentir qu'on connoist sa petitesse.

[Virgil the master of this technique: . . . "d'abord il attache son Lecteur (s'il est digne de l'entendre) puis il se rend maître de son esprit, il le touche, l'échauffe & le ravit" (p. 18).

[section on V's style:] . . . "ces mesmes qualitez regardent bien plutost l'original que ma traduction. . . je dois plutost avertir le Lecteur qu'il ne connoistra jamais cet imimitable original, s'il n'en juge que parce que le luy en presente" (p. 23).

[on originals and copies; response to those who find V derivative of Homer:
[XV] . . . //25// Mais ce seroit sans doute une rigueur bien injuste d'accuser pour cela un Poëte de manquer d'invention: Et en effet, ceux qui blâment Virgile d'avoir imité quelques endroits d'Homere, d'avoir employé quelqu'une des mesmes descriptions, & de luy avoir emprunté //26// quelque comparaison, en usent de mesme qu'un homme, qui en considerant le Louvre, ou quelque'autre grand Palais, diroit que ces ouvrages ne seroient pas nouveaux; parce qu'il auroit veu ailleurs des domes & des pavillons; des fenestres mesme & des portes. Ces descriptions, ces figures, & ces fables sont comme les materiaux de la Poësie. Tout cela est dans le grand magasin ouvert à tous les Poëtes, ou dans la grande carriere de la Nature, dans laquelle l'esprit humain a droit de tirer tout ce qui luy semble propre à son sujet. Mais l'argument d'un ouvrage, c'est à dire son action principale, avec l'oeconomie ou l'ordonnance; c'est ce qui distingue les copies d'avec les originaux. Le Poëte qui n'empruntera rien des autres, & qui sera celebre est encore à naistre: & je ne say si en s'éloignant du chemin battu, il pourroit trouver une route plus droite.

XVII. //35// Je passe à cette ingratitude, ou du moins à cette insensibilité, dont on accuse Enée envers Didon . . . Avant que de dire mon sentiment sur toutes ces choses, je prie le Lecteur de considerer ce que j'ay déjà touché en quelque maniere qu'il ne faut pas juger d'un siecle par un autre. Comme les jeunes esprits sont plus ordinairement charmez de la Poësie que les autres, & qu'ils sont aussi plûtost touchez de la passion de l'amour, ils ont tourné en habitude, non seulement de trouver la Poësie amoureuse la plus belle, mais aussi d'excuser toutes les fautes que l'amour fait //36// faire. . . [on the admiration of passionate characters who revolt against king and gods for their love; consequent lack of sympathy of many readers for Aeneas] Mais pour en parler franchement, est-ce que notre Morale est meilleure? Ne craignons point de le dire, n'est-ce point que nos moeurs sont corrompuës? . . . [disc. of Roman values and of what it means for Aeneas to be "pious":] //37// ". . . sachant que la pieté enferme seule tous les devoirs de l'homme envers les Dieux, envers la patrie, & envers ses proches, [Virgile] a crû qu'il falloit que ce fust le premier caractere d'un homme qu'il vouloit faire estimer parfait."

[Segrais will go on in Part XVIII to say that he actually thinks that Aeneas could have more fully expressed his grief over leaving Dido, but points out the phrases

and lines that indicate the depth of his feelings]

Pt. XX. . . . //59// plus j'ay tâché de mettre au jour les perfections de Virgile, plus je me suis exposé au hasard de découvrir mes défauts. En effet, si un original est parfait; c'est alors qu'il est dangereux d'en donner une mauvaise copie: & j'ay bien plus à deffendre les imperfections de ma traduction, qu'à publier le merite //60// de l'Eneïde.

[S goes over reasons for attempting the translation: he says that he **could** say that he decided it would be good for him, both for his study and for his discipline in undertaking a large project; that it would be useful to the public, in rendering the masterpiece more generally available --but actually he never had the formal intention of doing the whole thing: he started with short works, then just tries the first part of Bk I on a whim: "ma premiere boutate m'emporta en deux jours" (p. 62)-- then he finishes Bk I in a month. And so on. PP. 62-63-- S's modesty. Says there are other translators better than he, mentioning specifically **Monsieur d'Andilly's** translations of hymns. In the end, "ma seule excuse est le grand amour que j'ay pour luy [ie, the Aeneid]" (p. 63)

//63// . . . j'y ay trouvé mon plaisir. Je m'en suis fait sans y penser une occupation serieuse; mais je plains si peu le temps que j'y ay employé, que si je n'en ay point d'autre satisfaction, au moins il me reste celle de n'avoir point passé de temps avec plus de douceur. Je say que les opinions touchant la maniere de traduire sont partagées: les uns veulent qu'on s'attache à la lettre, //64// au style & à toutes les pensées d'un Auteur: les autres estiment que les traductions un peu paraphrasées sont les plus belles. Il ne se peut rien ajoûter au traité que M. Huet a donné au public sur ce sujet, tant pour la beauté de son style, & pour la force de ces raisons, que pour sa doctrine incomprehensible en un homme aussi ieune que luy. Cependant de grans auteurs ont soûtenu dans leurs Prefaces des maximes contraires. Je n'ignore pas que leurs observations & leurs réponses regardent plutôt les traductions en prose, que les traductions en vers, dont ie n'ay point encore veu de regles; & par consequent la chose est encore plus indecise.

XXIII. Je ne trouve donc pas à propos de justifier icy ma maniere de traduire, & encore moins de condamner celle des autres. Mais je diray seulement quelque chose des loix & des maxime que je me suis imposées, & j'avoüeray que si je ne les ay pas suivies, du moins ce sont celles que j'ay voulu suivre. J'ay consideré en premier lieu que la Poësie se distingue principalement de la Prose, en ce que son langage est plus pressé & plus figuré. J'ay resolu d'enfermer le plus de sens que je pourrois en aussi peu de paroles que le desir de la netteté & la contrainte de nostre langue, qui ne peut oublier les articles, me le pourroit permettre; & i'ay tâché de conserver la figure autant qu'il me seroit possible. A l'égard de ce premier point, si ie ne donne pas la meilleure traduction, ie pense au //65// moins donner la plus courte. Mais comme les figures ne peuvent pas toujours passer d'une langue dans une autre, ainsi qu'il me sera facile de le faire voir par quelques remarques particulieres, ç'a esté en cela que j'ay trouvé la plus grande peine; car j'ay tâché d'égaliser les idées de nostre Poësie Française aux idées de la Latine. Quand ie n'y pû suivre le sens exactement sans faire quelque chose de difforme, i'ay essayé de ne m'y pas opposer; & pour le dire en peu de paroles, si ie n'ay pas pris toute la mesme route, i'ay tâché du moins de ne m'en détourner pas, & d'en trouver une autre aussi courte, aussi

aisée, & aussi naturelle. Sur ce fondement on ne trouvera dans mon ouvrage, ny une paraphrase, ny une traduction literale. J'ay crû qu'il estoit meilleur de tenir le milieu entre les deux, en m'approchant toutefois plutôt du sens literal, que de l'autre extrémité, & peut-estre trop, puis que mon scrupule m'a quelquefois empesché de prendre d'autres sens plus François que Latins, & plus capables par consequent de briller aux yeux du Lecteur qui ne sauroit pas la langue Latine, pour lequel i'ay principalement écrit. On trouvera que ie me suis tant soit peu écarté quelquefois: mais on trouvera plus souvent des vers que i'ay rendus presque mot pour mot. Enfin mettant en usage tous les materieux de ce divin Auteur, i'ay voulu donner l'Eneïde en François, comme i'ay conçu qu'il l'eust donné luy-mesme, s'il fust né suiet de nostre glorieux Monarque; mais en reconnoissant //66// toujours que i'estois bien éloigné de la sublimité de son genie: J'ay souhaité, selon mon peu de force, que son suiet se trovast icy tout entier; qu'on y reconnust Virgile, non seulement par le gros de son ouvrage; mais pas ses moindres parties, qu'on le suivist de periode en periode, aussi bien que de livre en livre. J'ay fait tous mes efforts, pour conserver dans cette copie quelque chose de l'esprit de son Auteur, & j'ay crû que je meritois quelque loüange, si je pouvois en quelque sorte imiter la clarté, la pureté, la facilité, & la magnificence de son style . . . Mais comme ceux qui m'ont precedé dans ce travail, ne m'ont point empesché de l'entreprendre, je n'empescheray point aussi ceux qui voudront courre une mesme carriere; & du moins ie laisse le champ aussi vaste que ie l'ay trouvé. Ayant achevé le premier livre, sans avoir alors avec moy ce que le grand Cardinal du Perron avoit fait, & confrontant après mon travail au sien, ie ne trovay que trois hemistiches entierement semblables dont i'en ay changé un depuis: Cette diversité de comprendre les choses, ouvre la mesme entreprise à tout le monde: c'est une des reflexions que mon //67// ouvrage me fait faire: il ne m'en reste que deux à ajoûter pour finir ce discours.

XXIV. La premiere est, qu'il m'a semblé par l'exacte lecture de Virgile, qu'après les principales parties de la grande Poësie, qui consistent dans la conception du dessein, dans l'ordonnance, & dans les ornemens, rien ne contribuë davantage à sa beauté que l'harmonie des termes. Comme il y a beaucoup de personnes qui ont inclination pour cet Art, & qui n'en comprennent pas d'abord toutes les finesses; c'est pour ceux-là principalement que ie veux parler. Le Poëte doit estre peintre, & son principal but est d'imiter: mais il faut que ce soit en embellissant autant qu'il luy est possible. Il peint avec les mots, comme le Peintre avec les couleurs: C'est pourquoy le choix en est absolument necessaire, & c'est une des grandes exactitudes de Virgile. Deux choses font reietter les termes, & les rendent desagreables, une idée choquante, & la rudesse de leur prononciation: C'est pour cela que le nombre des verbes, & des noms dont Virgile & Ciceron se sont servis est moindre qu'en nul autre Auteur; parce qu'on ne polit qu'en retranchant. Je pense encore que cette consideration & la contrainte de la mesure des vers n'ont pas peu contribué à l'invention & à l'usage des figures, par lesquelles l'Art Poëtique permet de transferer le propre sens d'un mot à une autre signification. Car prenant indifferemment un partie pour le tout, ou le tout pour une partie; l'effet //68// pour la cause, ou la cause pour l'effet; ce qui contient, pour ce qui est contenu; le genre pour l'espece, ou l'espece pour le genre, & ainsi des autres; on peut quand un terme se trouve bas, & moins beau qu'on ne voudroit en trouver un plus noble par ces figures, & satisfaire ainsi les oreilles les plus delicates. Ceux qui on de l'antipathie pour les vers ne peuvent sentir ce que ie dis, il y en a mesme beacoup qui en veulent faire, qui ne vont pas iusqu'à

ce raffinement. Si leur eprit n'est touché de cette delicatesse qui a fait appeller la Poësie le langage des Dieux; on ne peut faire de preceptes pour les y rendre sensibles: C'est pour cela principalement qu'on a dit que la naissance fait les Poëtes, comme on le peut dire aussi des Peintres & des Musiciens: l'Art peut bien perfectionner les dispositions d'un beau naturel; mais si on ne naist avec ces dispositions, rien ne les sauroit donner. Or sur ce fondement, qu'il faut discerner ce qui fait grace & beauté dans la Poësie, & connoître que l'un & l'autre dépend en partie du choix des termes; il faut aussi remarquer que si celui qui voudra traduire un Poëte en vers, sait seulement que *cano* signifie ie chante, & *arma* les armes, & puis rimer les paroles qu'il aura interpretées, malaisement fera t il un beau Poëme. On doit autant songer, si le mot qu'on veut employer fait la mesme beauté dans la langue, en laquelle on veut écrire, qu'estudier sa signification propre; car toute la Poësie ne doit estre que figure, & un //69// mot sera noble en Latin qui sera burlesque en François. Pour mieux faire entendre ce discours par quelque exemple; le mot de *boeuf* fera quelquefois une idée basse, ou celui de *taureau* en fera une belle. . . . Monsieur Ménage . . . n'a point ignoré que *corylos* signifioit des coudriers, quand il a voulu traduire ou imiter ce bel endroit des Bucoliques.

Phyllis amat corylos, &c.

Mais il a pourtant mieux aimé dire,

L'agreable Phylis aime les Alisiers;

sachant bien que ce n'estoit pas la beauté du coudrier qui l'a fait mettre par Virgile en un lieu si honorable; mais le bonheur qu'il a d'estre nommé dans la langue Latine d'un mot doux à l'oreille. . . . //70// Et ainsi il me semble qu'on pourroit mettre quelque difference entre interpreter & traduire, donnant au premier cette exactitude de la glose, qui veut qu'on s'attache au propre sens des termes, & à l'autre la consideration de la langue dans laquelle on écrit qui exige, qu'on prepare, & qu'on luy amene, pour ainsi dire, les choses plus proportionnées à son usage, comme le mot de traduction semble mesme le signifier. Je say qu'on m'objectera qu'Horace entend parler de l'imitation, & non pas de la traduction: J'n conviens: mais je répons que quand on n'accuseroit d'avoir plûtost imité Virgile, que de l'avoir traduit, je ne m'en offenserois point, si j'avois assez bien reüssi, pour faire dire que mon imitation est exacte dans le sens, dans l'esprit de ce grand homme, & dans sa divine expression.

XXV. Je passeray avec ce mot à la dernière chose qui me reste à dire, à savoir que de mille personnes qui jugent de l'esprit d'un ouvrage, & de la justesse des pensees avec assez de finesse, à peine s'en trouve t-il un tres petit nombre qui juge de mesme de l'exellente expression. Cependant il y a bien de la difference entre la simple conception des choses, & la maniere de les dire. Ceux qui trouvent peu d'esprit dans Virgile, à cause qu'il pense toujours //71// dans le bon sens, & qu'il ne s'écarte iamais de la nature, sont de cette secte malheureuse, qui est si insensible aux attraits de l'éloquence. Je mets au mesme rang ceux qui ne peuvent sentir le tour qu'il donne à ses pensées & ses vers, ny le choix, ny la beauté de ses termes. On y doit mettre encore ceux qui ne peuvent distinguer ses expressions d'avec les expressions de ceux qui l'ont precedé ou suivy; & qui sur ce fondement l'accusent d'avoir dérobé aux premiers une notion quelquefois assez commune, comme une comparaison qui se presente aux yeux de tout le monde, ou une description dont l'idée se conçoit facilement. On y doit mettre ceux qui s'imaginent que les Poëtes qui l'ont suivy, ont parlé aussi bien que luy, parce qu'ils ont dit la mesme chose. Si le monde n'estoit composé que de ces gens là, les grands Poëtes auroient bien

perdu leur peine. Si Virgile au jugement des plus doctes, n'est pas moins admirable en ce qu'il n'a pas voulu dire qu'en ce qu'il a dit: s'il a pris plaisir à tirer de l'or du fumier d'Ennius, il ne faut pas s'étonner que ce soit un soin & un art que les petits & les mediocres esprits n'admirent gueres. Car encore que j'aye dit au commencement d ce discours, que ceux-cy ne s'attachent qu'aux figures qui les touchent & les picquent, & que ceux-là ne peuvent aller plus loin que les mots, je ne les croy pas pourtant juges de l'expression; parce que ce n'est pas en cela seulement que j'en fais consister la beauté. Je comte encore pour beaucoup la pureté de la phrase, aussi //72// bien que celle des mots, la netteté de la construction, le tour du vers & de la periode, une certaine hardiesse qui a ses bornes, une grande delicatesse, & une politesse qui ne se peut exprimer iusqu'où ces deux sortes de Juges n'ont garde de s'élever, puisque de grands Auteurs mesme n'ont pû y parvenir. Par les exemples que nous avons de beaucoup d'ouvrages de nostre siecle, il y en a qui ont tout donné à l'invention, & rien du tout à l'expression; & d'autres qui au contraire ont entierement negligé l'invention, pour donner tout à l'art de bien écrire, soit par la foiblesse de leur genie, soit par un scrupuleux raffinement de grammaire. Cependant il ny a point à choisir entre ces deux extrémitez, & assurément un beau genie sans art, fera encore de plus belles choses, que le plus grand art du monde sans genie. C'est dommage aussi qu'un grand Poëte negligé l'expression. Ceux qui ont le plus de reputation en ce siecle, sont de ce caractere là plutôt que de l'autre: & i'aimerois mieux à leur exemple avoir eu de belles & de hautes conceptions qu'ils n'ont pas si bien exprimées, que d'avoir employé un grand soin, & un long temps pour en exprimer de mediocres. Quoy qu'il en soit, c'est un grand malheur, ce me semble, de ne pouvoi sentir cette difference: Mais outre que ie ne pretens pas qu'elle soit dans mon ouvrage; il ne me sieroit pas bien d'en faire des preceptes, les ayant si mal suivis.

Enfin comme j'ay plutôt fait cette Preface, pour //73// témoigner mon admiration pour Virgile, que pour ma iustification; je n'en diray pas davantage; bien qu'il fust assez à propos d'aioûter quelque chose de la versification Française. J'ay fait beaucoup de reflexions sur ce sujet, dans le long temps que i'y ay employé: mais quand mon dessein seroit d'en parler, il vaudroit mieux en faire un traité à part, que d'allonger encore celuy-cy. Quand j'ay pris la resolution de m'exposer au public, je me suis soûmis à sa censure; & ayant suivy de si loin ceux qui m'ont precedé, je ne pretens pas me donner pour exemple à ceux qui sont à venir.

[some passages]

Bk 1.

. . . . A ces mots, la Deesse

De ses rares beautez étale la richesse:

De ses cheveux épars, s'exhalent dans ces lieux

Les exquisés odeurs que respirent les Dieux:

Sa Robbe se déploie, & la fait mieux paroître;

Sa démarche divine enfin la fait connoître:

So Fils la void, qui fuit avec tous ses Amours,

Et la poursuit dans l'Air avecque ce discours.

O Mere trop charmante, & plus cruelle,
Pourquoy te déguiser à ton Fils qui t'adore? (1:23)

Bk II

Ainsi finit Priam ses grandes destinées;
 Et telle fut la fin de ses longues années.
 D'Ilion mis en cendre, il vid l'affreux revers:
 L'arbitre triomphant de cent peuples divers,
 Le Monarque absolu de la superbe Asie,
 Que tout ce qui regnoit vid avec jalousie,
 Demeure sur la terre un tronc infortuné,
 Et sans teste, & sans nom, de tous abandonné. (1:73)

Bk IV

Depuis que le poignard d'un frere déloyal,
 De mon funeste hymen trancha le noeud fatal;
 Luy seul m'a pu toucher: je sens naistre en mon ame
 Un trouble qui ressemble à ma premiere flâme:
 Cet aimable étranger seul a blessé mon coeur:
 Masi que du Roy des Dieux le tonnerre vangeur
 De l'éternelle nuit perce les antre sombres,
 Et me plonge vivante entre les pâles Ombres;
 Que la terre plutôt s'entre'ovre sous mes pas; [page 130]
 Que ma vertu combatte, & ne triomphe pas.
 Que celui que j'aimay d'une amour si fidele,
 Seul la conserve encor dans la nuit éternelle. (1:129-30)

Bk VI

Dans cette forest sombre, au travers de l'ombrage,
 Le Heros apperçoit la Reine de Carthage: [page 242]
 De mesme qu'au travers d'un ciel épas & noir,
 On void le croissant pâle, ou qu'on pense le voir.
 Il soûpire voyant sa playe encor recente,
 Et découvre en ces mots l'amour qui le tourmente.

O Reine infortunée, il est donc vray qu'enfin
 Le fer a terminé ton rigoureux destin:
 Helas! j'y donc causé ce desespoir funeste;
 J'en jure par les Dieux, par la clarté celeste,
 Et s'il est quelque foy dans l'empire des morts,
 Accblé de douleur j'abandonnay tes bords.
 Mais les ordres des Dieux, qui mesme en ces lieux sombres,
 Vivant me font descendre avec les pâles ombres,
 Forcerent mon amour qui ne presuma pas
 Que ce fatal départ pût causer ton trépas.
 Arreste, & ne fuy point cet amour triste, & tendre.
 Pour la derniere fois qu'il peut se faire entendre.

En ces termes Enée, & par mille soûpirs
 Exprimoit à Didon ses mortels déplaisirs;
 Mais elle ne répond que d'un regard farouche:
 Elle est à ce discours une insensible souche:

Enfin elle s'échape & fuit au fond d'un bois;
 Où son premier époux vit encor sous ses loix;
 Partage le soucy qui tourmente son ame,
 Et répond aux ardeurs de sa premiere flâme. (1:241-42)

Bk VII

De sa teste à l'instant la Déesse nocturne,
 Arrache un noir serpent, un de ses crins afreux,
 Et donne Amate en proye au monstre tenebreux.
 Sans se faire sentir la couleuvre fatale
 Qui va tout renverser dans la maison royale,
 Se glisse dans son sein au travers des habits,
 Et d'un subtil poison embrase les esprits.
 L'ame d'une vipere avec elle s'y coule.
 Tantost en colier d'or sur sa gorge elle roule;
 Tantost comme un ruban le serpent souple & tors
 Se nouë à sa coiffure, & s'attache à son corps.
 Mais tandis qu'en son coeur couve encore la flâme
 Dont l'invisible ardeur doit embraser son ame; [p. 21]
 Que le subtil venin de l'humide poison
 Penetre jusqu'aux os, & gagne sa raison;
 Sur le fatal hymen versant des pleurs de mere
 En ces termes plus doux elle plaint sa misere. (2:20-21)

Bk XII

Il tremble des genoux, & tout son sang se glace;
 Le rocher tombe, & roule au milieu de la place; [280]
 Mais pour atteindre au but le coup est impuissant.
 Ainsi les yeux fermez d'un sommeil languissant,
 Il nous semble parfois qu'une humeur nous oppresse,
 Et foibles nous voulons forcer nostre paresse:
 Nous voulons appeller; mais la langue, & le corps
 Ne peuvent, pour agir, retrouver leurs ressorts. (2:279-80)